

COMPTES RENDUS

HERVÉ Caroline, 2015, *Le pouvoir vient d'ailleurs. Leadership et coopération chez les Inuits du Nunavik*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. Mondes autochtones, 458 p., illustr., bibliogr.

En publiant *Le pouvoir vient d'ailleurs. Leadership et coopération chez les Inuits du Nunavik*, Caroline Hervé examine la construction du leadership chez les Inuit du Nunavik depuis les années 1970. Cet ouvrage est issu de sa thèse de doctorat (2013, Université Laval et EHESS). Hervé apporte un éclairage nouveau sur l'organisation politique de ce peuple très étudié qui a pourtant longtemps été considéré sans pouvoir.

L'auteure situe son travail dans le sillage des critiques adressées à l'anthropologue français Pierre Clastres concernant le « pouvoir impuissant », tel qu'il l'a formulé (Clastres 1974 : 20). Elle s'appuie notamment sur l'idée développée par Balandier (1978 ; 1984 : 49), Muller (1975 : 6) ou encore Adler (1982 : 154), qui est que le pouvoir est constitué d'une double nature : il est tout à la fois exercé et éprouvé. L'auteure montre le fonctionnement des dynamiques de pouvoir et, notamment, la dimension très politique de la coopération. Chez les Inuit, les relations de pouvoir se lisent, en effet, d'abord et avant tout à travers les relations d'entraide. Certains individus exercent du pouvoir sur d'autres tout en devant faire preuve de réciprocité envers le groupe. Ainsi, le pouvoir est créateur de solidarité. Partant du constat qu'il y a différentes conceptions du terme *leader* chez ses interlocuteurs, Hervé déconstruit cette notion et porte un regard distancié sur le phénomène du leadership. Elle analyse les notions de « chef » et de « leader » en anthropologie et leur préfère le terme *figure de pouvoir* afin d'attirer l'attention sur une position sociale et ses dimensions économiques, politiques et sacrées, pas sur un titre. Ainsi, ce sont les actions des individus et les discours de légitimation du pouvoir qui sont étudiés dans cet ouvrage.

La dimension interdisciplinaire de cette recherche croisant anthropologie et histoire et se plaçant dans les écoles de pensée de l'anthropologie historique et de l'ethnohistoire est visible dans la méthodologie employée. La composition du livre reflète cette méthode en deux temps. La première partie s'appuie sur une ethnographie multisites. L'enquête de terrain a été menée dans différentes communautés du Nunavik : Ivujivik, Puvirnituq, Kuujuaq, Kangiqsuaq, Inukjuak et Kangiqsualujuaq. La réflexivité, c'est-à-dire l'analyse par le chercheur des relations qui le lient au groupe étudié et de la position qu'il y occupe, a été un outil de mise à distance critique important dans cette recherche, mais a aussi été un mode d'accès à la connaissance. Par exemple, c'est en analysant une situation vécue comme frustrante pour elle lors de l'enquête de terrain que Hervé met en évidence une stratégie basée sur l'entraide et ayant pour but de réactualiser la position sociale d'un individu dans la société inuit (p. 87). La seconde partie s'appuie sur un dépouillement de différentes archives d'organismes et d'institutions inuit et non-inuit, ainsi que sur des échanges publiés sur les réseaux sociaux.

Ayant pour but de repérer, dans les récentes transformations politiques, des continuités culturelles et de mettre au jour la persistance d'une ontologie inuit, le livre traite des relations de pouvoir, du niveau interpersonnel à celui de la gouvernance régionale. Ainsi, la première

partie de l'ouvrage s'intéresse aux relations de coopération et d'entraide et explore en finesse les interactions pour déceler les enjeux de pouvoir au sein de relations quotidiennes. La seconde partie étudie les transformations du pouvoir au niveau local et régional au Nunavik au 20^e siècle, jusqu'au référendum sur la création du gouvernement régional du Nunavik de 2011. Ces relations de pouvoir reposent sur le partage des richesses et la cohésion sociale, sur le choix du groupe de suivre son leader, et non sur une forme d'autorité coercitive dont ce dernier serait muni. Ainsi, les modalités d'exercice du pouvoir inuit se heurtent aux hiérarchies descendantes imposées par la société canadienne qui structurent les entreprises et les institutions. Le « leadership », au Nunavik, est une notion exogène qui circule et que les différents acteurs se réapproprient.

Le pouvoir vient d'ailleurs est paru au Canada en 2015, édité par les Presses de l'Université Laval, et en France en 2017, aux Éditions Hermann. Sa lecture donne à voir l'attachement profond de l'auteure pour son sujet et l'attention portée aux relations humaines tissées durant cette recherche. Hervé propose une relecture de l'histoire politique du Nunavik. Toutefois, celle-ci se limite à une étude locale, sans envisager la dimension internationale malgré la visibilité de certains leaders inuit à cette échelle.

Cet ouvrage vient compléter la littérature existante, qui est composée, d'une part, d'études sur les relations de pouvoir et les figures de pouvoir en anthropologie juridique et, d'autre part, de monographies sur des aires géographiques restreintes, d'études sur les récentes transformations politiques dans l'Arctique et, enfin, de biographies de leaders. Enfin, la bibliographie s'avère des plus utiles. Ainsi, cette lecture sera pertinente pour les chercheurs et les étudiants s'intéressant au champ des études inuit, leur permettant de comprendre le contexte actuel de la gouvernance du Nunavik. Traitant également des relations interpersonnelles, cet ouvrage à l'écriture claire profitera à toute personne amenée à se rendre dans les communautés inuit.

Références

- ADLER A., 1982, *La mort est le masque du roi : la royauté sacrée des Moundang du Tchad*. Paris, Payot.
- BALANDIER G., 1978, « L'anthropologie africaniste et la question du pouvoir », *Cahiers internationaux de sociologie*, 65 : 197–211.
- , 1984 [1967], *Anthropologie politique*. Paris, Presses universitaires de France.
- CLASTRES P., 1974, *La société contre l'État*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- MULLER J.-C. 1975, « La royauté divine chez les Rukuba (Benue–Plateau State, Nigeria) », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 15, 1 : 5–27.

Chloé Le Mouël
CIÉRA, Université Laval, Québec (Québec), Canada
Laboratoire AMUP, Université de Strasbourg, Strasbourg, France

ASAD Talal, 2018, *Secular Translations. Nation-State, Modern Self, and Calculative Reason*. New York, Columbia University Press, 232 p., index.

Notre langage moderne, constate Talal Asad, ne nous permet pas de décrire adéquatement les bouleversements qui affectent notre vie collective, les périls qui nous guettent et les trésors que nous pourrions perdre irrémédiablement. Les trois conférences réunies dans ce petit volume inaugureront, en 2017, les Ruth Benedict Lectures de l'Université Columbia. Asad ne recherche rien de moins qu'un nouveau langage, un langage capable de répondre aux défis (industrialisation à marche forcée, crise environnementale, mathématisation du risque) auxquels nous sommes actuellement confrontés. Cette quête, on s'en doute, ne conduira pas l'auteur à créer un langage inédit ni même à en jeter les bases. Elle lui fournira cependant l'occasion d'opérer une série de déplacements conceptuels qui, combinés les uns aux autres, nous forcent à reproblématiser une foule d'objets, de la prière aux régimes d'assurance.

La démarche adoptée pourrait toutefois décevoir un lectorat en quête de preuves empiriques. L'anthropologie que pratique Asad depuis trois décennies ne puise pas sa source dans l'enquête ethnographique. Mobilisant la philosophie et l'histoire, combinant la généalogie foucauldienne avec l'étude wittgensteinienne des jeux de langage, les recherches entreprises ici ont pour objet des concepts : l'« égalité », la « sécularité », la « dignité », par exemple. Il ne s'agit pourtant pas d'en répertorier les différents usages ni simplement d'en retracer l'histoire. Asad propose plutôt de scruter les présupposés épistémologiques logés au cœur de ces concepts et les rapports de pouvoir qu'ils contribuent à reconduire. On verra donc que le Troisième Reich a joué un rôle important dans l'élaboration du concept légal de « dignité humaine » (p. 31–38). On apprendra aussi que le concept d'« égalité des chances » gomme parfois les inégalités de classe, de genre et de race (p. 38–43).

Au fur et à mesure qu'il dégage la « grammaire » de ces concepts, Asad introduit d'importants déplacements conceptuels. Le premier, et sans doute le plus audacieux de tous, concerne les rapports entre le sujet et le langage. Renversant l'hypothèse austinienne (1962) voulant que le sujet parlant agisse (*act*) au moyen des outils du langage, Asad constate que le sujet est également *agi* par le langage. Autrement dit, un locuteur maîtrisant une langue est également maîtrisé par cette même langue (une notion dont on fait tous l'expérience en apprenant une langue étrangère). Le langage ne serait donc pas une simple boîte à outils dans laquelle la pensée trouve les moyens de son expression, mais précisément ce qui « verrouille ou déverrouille certaines façons de penser et d'agir » (p. 48). Or si la langue est plus qu'un instrument de communication, si — comme le croit Wittgenstein — elle est cette matrice par le biais de laquelle s'articulent des « formes de vie », qu'en est-il de l'acte de traduction ?

Un peu plus de trente ans après avoir déconstruit l'idée que l'anthropologie avait pour vocation de traduire les cultures (*Writing Culture* [1986]), Asad montre ici que l'Occident chrétien réaffirme parfois sa prétendue supériorité civilisationnelle à travers la notion même de « traduction ». Retenons deux exemples. D'abord, il y a cette idée — introduite par Max Weber, puis développée par Marcel Gauchet et Charles Taylor — selon laquelle la sécularité (ou laïcité) serait en fait une « traduction moderne » de la pensée chrétienne (p. 14). Le christianisme aurait, nous disent ces auteurs, posé les conditions nécessaires à l'avènement d'un monde séculier. Ce qui préoccupe Asad ici est moins la véracité historique de cette thèse

que ses répercussions politiques. L'idée que la sécularité est un legs chrétien, dit-il, nourrit un imaginaire plus large dans lequel les musulmans (ou toute autre personne d'héritage non chrétien) apparaissent comme nécessairement étrangers au monde moderne et séculier.

Le concept de « traduction » intervient également dans cette autre thèse, chère à la théologie chrétienne et avec laquelle flirte aussi Jacques Derrida, voulant que l'*intraduisibilité* de la pratique liturgique musulmane (le Coran est récité en arabe) fasse violence à la pluralité langagière qui compose le monde. Asad apporte d'abord quelques éclaircissements : ce n'est pas le texte coranique qui est intraduisible (il est traduit dans plus de 70 langues), mais l'acte rituel lui-même. Comprendre l'intraduisibilité du rituel islamique, ajoute-t-il, exige de s'attarder à l'attitude révérencieuse que plusieurs pratiquants adoptent vis-à-vis du Créateur. Ici encore, l'enjeu n'est pas qu'heuristique. Il ne s'agit pas simplement de rétablir des faits, mais de casser l'idée voulant que le christianisme, en encourageant la traduction, ait favorisé le pluralisme culturel et la modernité que l'Islam refuse toujours.

Traduction, langage des nombres, incorporation, sécurité, égalité : les thèmes abordés par l'auteur de ce court essai reflètent l'ampleur de sa réflexion sur notre époque. Cet ouvrage intéressera ceux et celles que ces thèmes interpellent et qui ont la patience requise pour apprécier une écriture qui, comme celle de Montaigne, ne se déploie pas de façon rectiligne.

Références

AUSTIN J. L., 1962, *How to Do Things with Words*. Oxford, Clarendon.

CLIFFORD J. et G. MARCUS, 1986, *Writing Culture. The Poetic and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press.

Jean-Michel Landry
Department of Sociology and Anthropology
Carleton University, Ottawa (Ontario), Canada

SHORE Cris, Susan WRIGHT et Davide PERÒ (dir.), 2011, *Policy Worlds. Anthropology and the Analysis of Contemporary Power*. New York, Oxford, Berghahn Books, 344 p., index.

L'impact que peuvent avoir les politiques publiques sur le terrain anthropologique est indéniable. Peu importe le thème et le milieu de la recherche, il est plus que probable que les effets de ces politiques soient apparents, même si les anthropologues sont souvent mal outillés pour pleinement prendre en compte cette réalité dans leurs travaux. Dans l'ouvrage collectif *Policy Worlds. Anthropology and the Analysis of Contemporary Power*, Cris Shore, Susan Wright et Davide Però s'attaquent à cet angle mort de la discipline en proposant une réflexion d'ordre tant théorique que méthodologique sur l'étude anthropologique des

politiques publiques. Leurs réflexions sont appuyées par les travaux de quatorze autres auteurs provenant de près d'une dizaine de pays et ayant tous un parcours de recherches sur les politiques publiques étoffé.

Dans *Policy Worlds*, les politiques publiques sont conçues comme des processus pouvant servir à camoufler des objectifs subjectifs, idéologiques et, jusqu'à un certain point, irrationnels, malgré leur apparence d'objectifs rationnels, collectifs et universalisants. Cependant, les politiques publiques ne sont pas la simple matérialisation des intérêts de ceux qui les mettent sur pied, selon la perspective des auteurs. Ceux-ci conçoivent les politiques publiques comme des phénomènes performatifs et constamment contestés au sein de « *policy worlds* », c'est-à-dire au sein des univers de sens et de pouvoir que crée la mise en œuvre d'une politique publique, dans lesquels des acteurs, des concepts et des technologies entrent en interaction de façon à créer, à consolider ou à transformer des rationalités de gouvernance et des régimes de savoirs et de pouvoir (p. 2). Les auteurs proposent une conceptualisation « démocratique » (p. 21) des politiques publiques en vertu de laquelle, bien qu'ils puissent être positionnés inéquitablement dans le cadre de rapports de pouvoir, les sujets touchés par les politiques publiques possèdent tous l'agencéité nécessaire pour contribuer à la transformation des *policy worlds* dans lesquels ils sont plongés (p. 21). Ce va-et-vient entre les instances du pouvoir mettant sur pied les politiques publiques et les actions de résistance qui leur sont opposées constitue un aspect majeur de l'anthropologie des politiques publiques telle qu'elle est présentée dans l'ouvrage (p. 224).

En plus d'offrir des réflexions théoriques intéressantes au point de vue anthropologique, *Policy Worlds* présente d'importants apports méthodologiques. En centrant leurs recherches sur des processus, les auteurs proposent une redéfinition du concept de « terrain » en préconisant le *studying through*. S'inspirant de la désormais célèbre formulation de Laura Nader (1972), « *studying up* », le *studying through* consiste en une anthropologie multisite retraçant les connexions des politiques à différentes échelles sociales (p. 11, 125). En fonction de ce caractère multisite, Susan Wright propose que le concept de « terrain » soit repensé. Elle suggère de différencier les concepts de « terrain » et de « site » : si le terrain comporte l'ensemble des personnes, des actions et des institutions potentiellement pertinentes pour l'étude, alors les sites doivent être déterminés par le chercheur à l'intérieur de ce terrain pour lui permettre de jeter un éclairage sur les processus étudiés (p. 28).

Les différents apports théoriques et méthodologiques de *Policy Worlds* sont développés au sein des trois parties du livre. Dans la première, il est question de la manière dont les politiques publiques connectent différents lieux sociaux, et surtout différentes échelles (locales, nationales, internationales etc.), révélant ainsi les diverses façons dont le pouvoir opère au sein des systèmes politiques très larges, dans lesquels les politiques publiques circulent. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, il est question de la façon dont le travail anthropologique sur des manifestations locales de l'application de politiques publiques permet de poser un regard fin sur les impacts qu'ont les modifications des structures de gouvernance sur la vie des individus et des groupes. La troisième partie du livre porte, quant à elle, sur les différentes manières de négocier les politiques publiques. Il y est question du dialogue qui existe entre l'imposition des structures de pouvoir et les contestations sociales qui en découlent. Chacune de ces sections est d'abord théorisée par l'un des trois codirecteurs de cet ouvrage pour ensuite être exemplifiée par des études de cas abordant une variété impressionnante de contextes sociopolitiques, allant de la réforme de l'aide sociale au Mexique au système de pensions pour aînés en Suède, en passant par l'étude du rôle des services secrets anglais durant la guerre d'Irak.

Policy Worlds représente donc une contribution majeure à l'anthropologie politique en systématisant un champ de recherches qui interpelle de plus en plus les anthropologues. Si l'ouvrage constitue un apport important à l'anthropologie, sa contribution ne se borne cependant pas aux frontières de la discipline. En effet, bien que les anthropologues puissent y découvrir un contenu théorique et méthodologique d'une pertinence certaine, tout chercheur s'intéressant aux politiques publiques pourra y trouver une inspiration.

Référence

NADER L., 1972, « Up the Anthropologist. Perspectives Gained from Studying Up » : 284–311, in D. Hymes (dir.), *Reinventing Anthropology*. New York, Pantheon Books, consulté sur Internet (<https://www.dourish.com/classes/readings/Nader-StudyingUp.pdf>), le 15 mai 2018.

François-Xavier Cyr
CIÉRA

Université Laval, Québec (Québec), Canada

HARVEY Penny et Hannah KNOX, 2015, *Roads. An Anthropology of Infrastructure and Expertise*. Ithaca (New York), Cornell University Press, 264 p., illustr., cartes, tabl., bibliogr., index.

Dans ce livre, Penny Harvey et Hannah Knox décrivent avec brio le rôle et l'importance des routes d'un point de vue anthropologique, au-delà de la matérialité des infrastructures, se focalisant sur les espoirs qu'elles créent dans l'imaginaire collectif et sur la volonté d'intégration socioterritoriale et politique de l'État. L'ouvrage se concentre sur deux projets d'envergure : l'autoroute interocéanique entre le sud-est des Andes, au Pérou, et la frontière du Brésil, toujours en construction, et la route Iquitos-Nauta, considérablement plus courte, récemment complétée et se classant au palmarès des routes les plus coûteuses par kilomètre au monde.

Découlant d'une vision impérialiste motivée par le contrôle des ressources et du territoire, « civiliser » par l'intégration territoriale est un projet politique péruvien inspiré de la politique étrangère américaine, notent les auteures (p. 29). D'emblée, elles soulignent la difficulté à cerner qui et quoi peut réellement être intégré dans de telles entreprises. Harvey et Knox explorent alors la façon dont les infrastructures technologiques peuvent créer de nouvelles perspectives et influencer les relations sociales contemporaines au sein d'économies politiques émergentes en analysant les données historiques au sujet de ces routes (du milieu du siècle dernier à ce jour) et en réalisant un terrain ethnographique de 2005 à aujourd'hui, incluant une diversité impressionnante d'informateurs (paysans, travailleurs locaux et migrants, responsables des relations de travail et communautaires, techniciens, ingénieurs, employeurs et promoteurs, notamment). Les auteures ne souhaitent pas faire

une analyse descriptive d'un endroit ou d'un espace ; elles s'engagent plutôt dans un travail ethnographique complexe, cherchant à cibler comment les infrastructures modèlent la politique contemporaine et comment les imprévus du quotidien sont pleinement engagés dans le processus de transformations sociales.

Les deux anthropologues rapportent le vocabulaire développementaliste utilisé pour assurer l'acceptabilité sociale nécessaire au commencement et à l'avancement des travaux, le projet étant présenté par l'État et ses partenaires privés comme une voie vers un avenir meilleur et un Pérou « moderne » : amélioration des conditions socioéconomiques, promesses d'interconnectivité, de circulation plus fluide des biens, des services et des personnes, de croissance et de prospérité « partagée », pour reprendre le terme de la Banque mondiale. Par contre, Harvey et Knox démontrent sans surprise que les ambitions de l'État néolibéral et des promoteurs visent avant tout le profit et la croissance économique qui, en fin de compte, n'a que très peu d'effets sur le niveau de vie du plus grand nombre. Et, comme on l'a vu ailleurs, ces deux facteurs sont souvent liés à des histoires de corruption et à la dissémination d'argent public vers des intérêts privés ; les deux cas à l'étude ici ne font pas exception. Les auteures s'attardent donc aux contradictions entre les diverses projections d'un futur collectif meilleur ainsi qu'à la réalité observée sur le terrain et à la profitabilité inégale des infrastructures selon les types d'acteurs impliqués.

Bien que cette recherche porte spécifiquement sur le Pérou, Harvey et Knox s'intéressent aux économies émergentes de façon plus large et à leurs rapports à l'économie dominante mondialisée pour tenter de saisir l'influence que cette dernière peut avoir sur les infrastructures, ainsi qu'à la manière dont celles-ci donnent un caractère international au territoire national dans son usage. Les auteures ne manquent pas de souligner l'aspect hégémonique de l'ingénierie civile — l'expertise comme force morale — dans sa capacité à imposer un « ordre des choses » objectif et raisonné en apparence dans ces projets pourtant instables et désordonnés, principalement en raison de leur durée, de la diversité des acteurs concernés, de l'opinion publique variable et des changements de gouvernement. Elles rappellent l'apport des chercheurs en sciences sociales à la documentation de l'évolution des liens entre la pratique de l'ingénierie et la gouvernance politique moderne, rejoignant par le fait même le concept de « gouvernementalité » de Michel Foucault et les configurations normatives entre le pouvoir et la connaissance que s'est appropriés l'État.

Malgré les divergences notables entre le savoir technique et les cosmologies locales pour comprendre et exprimer les succès ou les échecs autour de ces grands projets, les auteures préfèrent les analyser ensemble afin d'en dégager le sens au quotidien et de mieux comprendre la dynamique globale menant à la création de communautés hétérogènes le long de ces routes qui, avec le temps, forment de nouvelles entités sociales organisées, notamment par l'implantation de services publics et privés comme des hôtels, des restaurants et éventuellement des écoles et des hôpitaux.

Cette recherche contribue sans aucun doute à la compréhension des liens entre le territoire, l'expertise, le pouvoir politique et les relations sociales qui en découlent, ainsi qu'à l'avancement de l'anthropologie des infrastructures de façon plus large. Enfin, il s'agit d'un ouvrage nuancé, très bien documenté et clair. S'adressant d'abord aux spécialistes des sciences sociales, il demeure accessible à un lectorat varié et multidisciplinaire s'intéressant entre autres au Pérou, aux concepts de « développement » et de « glocalisation », aux économies

émergentes et à l'ingénierie civile. En fin de compte, *Roads* parvient astucieusement à révéler comment « la transformation matérielle ouvre un monde de tensions, de négociations et de contestations qui élargissent notre compréhension de la vie politique » (p. 203).

Éric Gagnon Poulin
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

D'HONT Olivier, 2017, *Précis d'ethnographie formelle. Contribution à une ethnographie comparée des communautés rurales dans les pays du Sud*. Paris, L'Harmattan, 244 p., glossaire, bibliogr.

Devenu anthropologue après un parcours en physique et en biologie, Olivier d'Hont mène une carrière atypique : coopérant en Mauritanie (1983–1986), pensionnaire scientifique à l'Institut français de Damas (1987–1990), attaché culturel au Soudan (1991–1995), responsable du département Afrique du Nord-Proche-Orient au Musée de l'Homme (1999–2000). Ses expériences professionnelles reflètent son penchant pour l'anthropologie appliquée, justifiant ce précis d'ethnographie formelle. Cet ouvrage témoigne de son grand intérêt pour l'anthropologie du développement et l'ethnographie en contexte rural dans les pays du Sud par son souci d'enrichir la réflexion autour de la pratique anthropologique.

Après un premier ouvrage intitulé *Techniques et savoirs des communautés rurales. Approche ethnographique du développement* (2005), où il s'essaye à la transmission d'une méthode ethnographique en milieu rural, Olivier d'Hont fournit désormais une méthodologie détaillée et un plan de travail pour effectuer une ethnographie comparée des communautés rurales dans les pays du Sud. Le livre s'adresse donc principalement à un public pluridisciplinaire s'intéressant aux communautés rurales du Sud.

Précis d'ethnographie formelle est divisé en neuf chapitres et conçu comme une « bible » pour les (apprentis) chercheurs. Destiné à la fois à un public novice et à un public connaisseur, l'ouvrage est une véritable initiation à la démarche anthropologique qui saura guider le lecteur dès le deuxième chapitre et ainsi l'introduire à l'anthropologie, à son épistémologie et à l'importance de l'ethnographie.

Le livre témoigne d'un pragmatisme par son organisation et sa construction, mais ne semble pas révolutionner la pratique anthropologique par sa contribution (comme pourrait le laisser supposer le titre). Il appelle ainsi quelques critiques. Agréable à lire dès les premières lignes, s'il vise un lectorat varié, il n'en reste pas moins particulièrement axé sur l'ethnographie et les théories classiques en anthropologie. L'intérêt de l'auteur pour ce contexte géographique particulier participe à l'intérêt de l'ouvrage, car d'Hont montre un attachement particulier pour les communautés rurales du Sud et maîtrise son sujet, ce qui rend agréable la lecture d'un précis qui rappelle les fondements historiques de l'anthropologie et se veut méthodologique.

Cependant, un paradoxe doit être souligné. Au vu de son sommaire, l'ouvrage nous renvoie l'image d'un guide méthodologique accessible à tous. À sa lecture, cependant, le lecteur s'aperçoit qu'il s'agit plutôt d'un essai qui retrace l'histoire d'une discipline, de ses concepts, et qui se veut très théorique malgré tout. Même si l'auteur s'adresse à un public pluridisciplinaire, ce sont la méthode ethnographique et les théories anthropologiques classiques de tradition française qui dominent, occultant le côté grand public.

Le premier chapitre définit les ruralités contemporaines, c'est-à-dire les ruralités dans les pays développés, les pays émergents et les pays à sous-développement consolidés qui sont distingués par l'auteur afin d'examiner le développement rural comme objet d'analyse auquel l'ethnographie apporte un cadre interrogatif pertinent pour recueillir des données et étudier un contexte local particulier.

Les chapitres deux, trois et quatre du précis énoncent et retracent les « objets de savoir » et les concepts propres à l'anthropologie classique française tels que la « communauté », le « territoire », les stratifications sociales ou encore l'étude de la parenté dans l'étude comparative des communautés rurales des pays du Sud. Le quatrième chapitre est d'autant plus intéressant qu'il sensibilise le lecteur à une ethnographie au service du développement rural en appliquant un modèle d'analyse opératoire à son approche *matérialiste* (d'Hont préfère ce terme à celui de *matérialisme*, car celui-ci réfère à un courant précis, le marxisme ; voir p. 73). Il s'agit ainsi d'adopter une méthode qui s'insère dans un

cadre global de production de la connaissance ethnographique portant sur trois grandes interrogations croisées [: sur] l'interface entre une population et son milieu, sur l'interface entre cette même population et son contexte englobant et sur l'organisation sociale de ce même groupe (p. 73–74).

Le chapitre cinq introduit le sixième, le septième et le huitième, qui exposent précisément les systèmes matériels, idéels et sociaux. En effet, d'Hont explique dans ce chapitre introductif la dimension sociale de l'homme et les principes d'être (intégrité, identité collective et pouvoir) et d'action (homogénéisation culturelle, efficacité technique, efficacité sociale, mise en ordre) pour mieux saisir l'ordre social des peuples. L'auteur souligne l'importance de décrire les différents systèmes afin de rendre compte des communautés rurales en présence. Son découpage des différents systèmes classe strictement les communautés étudiées en fonction de catégories (objet, représentation, rôle) que l'on juge « classiques » lors d'une ethnographie. Ces trois chapitres sont à la fois descriptifs et techniques quant au rôle de l'anthropologue sur le terrain. Toutefois, la conclusion reste sommaire en ce qui concerne la restitution écrite et scientifique des données collectées.

Précis d'ethnographie formelle est sans aucun doute un plaidoyer pour une anthropologie appliquée, de terrain et d'action par la pratique d'une ethnographie comparée. Son titre attire justement notre attention sur un potentiel précis qui se veut *méthodologique* au sens attractif et pédagogique du terme. Malheureusement, sa lecture nous laisse sur notre faim. Les réflexions théoriques mériteraient d'être illustrées par des exemples empiriques, voire ludiques, qui renforceraient la pertinence et la nécessité d'une ethnographie comparée dans les communautés rurales du Sud.

Référence

D'HONT O., 2005, *Techniques et savoirs des communautés rurales. Approche ethnographique du développement*. Paris, Karthala Éditions.

Camille Thomas

Département d'anthropologie

Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

PELLEGRIN Nicole, 2017, *Voiles. Une histoire du Moyen Âge à Vatican II*. Paris, CNRS Éditions, 416 p., illustr., bibliogr.

Dans son ouvrage *Voiles. Une histoire du Moyen Âge à Vatican II*, l'historienne et anthropologue Nicole Pellegrin s'attache à déconstruire les idées préconstruites actuelles, notamment celles liées aux débats qui ont surgi autour du voile islamique et, plus récemment, du burkini. L'auteure expose l'intérêt des Occidentaux pour le voile, qui a trouvé un ancrage religieux, politique, social et esthétique au fil de l'histoire occidentale. S'il est question du port du voile, il est nécessaire de l'étudier en tant qu'étoffe couvrant complètement ou partiellement le corps ou lorsqu'il n'est pas porté.

Ainsi, Pellegrin parcourt une histoire du voile par le biais d'œuvres picturales, de photographies et de textes d'historiens, d'artistes, d'aventuriers et d'anthropologues, qu'elle s'efforce d'aborder de manière critique. Pour l'auteure, il est nécessaire de replacer ces documents dans leur contexte ; ils sont principalement issus d'auteurs masculins, les femmes portant le voile s'exprimant peu sur leur pratique. Tout de même, si des aventuriers, hommes et femmes, se sont immiscés dans l'intimité des porteurs de voile de leur sexe, ils n'ont pas su juger objectivement de cette pratique dans ou par-delà le monde occidental ou en ce qui a trait au sexe opposé du fait d'un regard ethnocentré. Pellegrin appuie ses propos sur une riche bibliographie constituée d'ouvrages écrits par des auteurs des deux sexes, dont les propos se confrontent ou se complètent. Mais, il y a parfois des difficultés à expliquer le (non-)port du voile et ce qu'il couvre, notamment en art. S'agit-il d'un canon esthétique de l'époque moderne ou de l'idéologie du peintre dans la représentation du voile ? L'auteure ne peut que faire des suppositions.

Pellegrin consacre essentiellement son premier chapitre aux voiles masculins, les quatre suivants portant particulièrement sur les voiles féminins. Ces derniers ont, dès l'Antiquité (et encore aujourd'hui dans une partie du monde musulman, précise-t-elle), marqué différentes étapes de la vie des femmes en Occident, de la puberté à la mort. En outre et malgré ce choix de traitement du vêtement, l'historienne s'attache parfois à faire des comparaisons entre les deux sexes, mettant en avant la dimension genrée du voile, trouvant des correspondances avec des vêtements qui ont pour fonction de couvrir, mais pouvant aussi être unisexes (par exemple, le capuchon).

Finalement, par le biais de ce vêtement, l'auteure met en avant les relations homme-femme dans l'optique de leur position identitaire, sociale, religieuse et politique. Mais, dans le cas de l'homme comme de la femme, le voile est un symbole de marginalisation lorsqu'il s'agit de se retirer pour mener une vie pieuse. Aussi, son (non-)port peut être l'occasion d'une émancipation lorsqu'il s'agit, pour les femmes, de se libérer de la domination masculine. En France, cette volonté de s'émanciper s'est poursuivie après la Restauration (au début du XIX^e siècle), mais n'était plus seulement en rapport avec les hommes, mais aussi avec la

religion. De nouvelles communautés se sont créées, où les soignantes laïques portaient la cornette blanche et non le voile noir des religieuses. Pellegrin, dans un titre provocateur, parle des « “Anges blancs” *versus* les “anges noirs” » (p. 263). Avec les guerres qui ont suivi la Restauration, l’individualisation des femmes a notamment touché le vêtement féminin et son esthétisme. Pour autant, le voile n’a pas toujours eu vocation à être beau, notamment au sein de la religion, où il s’inscrit dans l’optique de la confession de foi.

Considérant que son (non-)port a longtemps été révélateur d’un statut social, sociétal et religieux, le voile, dans ses représentations, ne peut être dissocié de son époque. Il suscite des réflexions sur ses fonctions et ses *a priori* à différentes époques. Depuis le Moyen Âge, il a été sujet à une évolution permanente dans sa structure et sa qualité, selon les bourses. De fait, il a fallu user d’imagination pour marquer des différences hiérarchiques, culturelles et esthétiques.

Si l’ouvrage de Pellegrin témoigne d’une importante recherche bibliographique et picturale, il est d’abord une étude descriptive des différentes évolutions du voile qui a été réalisée au moyen de textes, de peintures, de photos. En conséquence, il est regrettable que les illustrations apparaissant dans son ouvrage ne soient pas celles qui y sont décrites. Tout de même, son étude brosse un état des lieux de l’importance du voile à différentes époques en abordant ses représentations matérielles autant que symboliques. Dans un cadre anthropologique, il permet une ouverture sur le traitement du voile en Occident à la fin du XX^e siècle et en ce début du XXI^e, et aide à relativiser les conceptions modernes de ce vêtement. Cette étude du voile aborde le (dé)voilement, mais elle dévoile aussi l’histoire d’un vêtement qui a finalement peu été traité dans sa diversité et dans son évolution.

Gwenola Petit
Faculté des sciences sociales
Université de Strasbourg, Strasbourg, France

BONHOMME Julien et Julien BONDAZ, 2017, *L’offrande de la mort. Une rumeur au Sénégal*. Paris, CNRS Éditions, 286 p., bibliogr.

L’ouvrage de Julien Bonhomme et Julien Bondaz traite de la rumeur en contexte sénégalais, plus précisément de celle ayant couru au début de l’année 2010 au sujet d’un mystérieux personnage qui aurait distribué des offrandes de viande et d’argent à bord d’une voiture, et dont les bénéficiaires seraient morts par la suite. On parla alors de « l’offrande de la mort ». Par le biais du bouche-à-oreille et de conversations impromptues dans les lieux publics, la rumeur s’était répandue dans tout le pays. Les démentis des autorités, pour la contrecarrer, ont eu l’effet inverse, à savoir augmenter son audience. Les médias, quant à eux, se sont illustrés par « un travail d’ambiguïté du message » (p. 58), contribuant ainsi à créer un climat social empreint de soupçons et de clameurs accusatrices.

Comme genre, la rumeur, d’après Bonhomme et Bondaz, naît lorsqu’il y a une asymétrie entre une histoire que l’on entend beaucoup et des faits que l’on ne voit jamais. Il y a une « disjonction entre connaissance perceptive et connaissance par ouï-dire qui est d’autant

plus saillante dans les discours qu'elle correspond aux manières mêmes de désigner la rumeur en wolof. Elle n'est alors qu'une "parole" ("wax"), voire une "simple parole" ("wax kese") » (p. 69). Pourtant, les auteurs y voient un phénomène bon à penser pour comprendre certaines problématiques en Afrique contemporaine, notamment la reconfiguration du champ religieux et symbolique, les sociabilités urbaines, les logiques médiatiques, la violence et la justice populaire.

La portée heuristique de la rumeur de l'offrande de la mort remet spécifiquement en question l'aspect problématique de l'aumône au Sénégal. Les auteurs précisent que, dans l'islam, elle ne se réduit pas à un simple transfert matériel entre un donateur et un donataire. Selon les cas, elle peut être vectrice de bénédiction, de conjuration, de propitiation et d'expiation pour le donateur. La rumeur vient alors révéler les contradictions entre la politique gouvernementale de répression de la mendicité et les normes religieuses qui prônent la charité envers les mendiants. De fait, si les mendiants acceptent l'offrande par nécessité, le donateur mystérieux, au contraire, d'après les interprétations populaires, veut s'enrichir davantage par son offrande « magique » ou « sorcellaire ». L'aumône religieuse renfermerait par conséquent une double contradiction, « celle entre des mendiants indésirables et une charité dont les donateurs ne peuvent se passer, mais aussi, de manière corrélative, celle entre le désintéressement apparent des donateurs et leur intéressement réel » (p. 166). On a ici un cas d'enchâssement de l'économie dans la religion dévoilant un capitalisme prédateur. La rumeur devient alors à l'image d'un apologue, brochant autour de jugements de valeur sur les rapports antagonistes entre les riches et les pauvres.

Dans leur analyse, les auteurs font une actualisation critique des théories maussiennes sur le don. Ils suggèrent qu'en faisant intervenir la dimension verticale, c'est-à-dire la relation à Dieu, l'offrande religieuse pose une limite aux travaux de Marcel Mauss qui appréhendent le don uniquement dans sa dimension horizontale, soit la réciprocité et l'échange. Or, ici, dans l'offrande, les rôles sociaux du mendiant et du marabout s'inscrivent au contraire dans

un circuit du don religieux qui est plus radicalement asymétrique, car il ne peut se boucler qu'en passant par une relation verticale avec Dieu, au-delà des relations horizontales entre les hommes : cette verticalité renvoie à l'incommensurable distance qui sépare les fidèles de Dieu ; un point sur lequel l'islam insiste avec force et qui interdit de penser le circuit du don religieux sur le modèle de la réciprocité entre les hommes (p. 198).

La rumeur de l'offrande de la mort dévoile finalement un paysage religieux sénégalais dominé par l'islam, mais où les traditions préislamiques participent aussi de diverses sortes de chevauchements et d'accommodements. Elle s'accorde par ailleurs à un imaginaire de fiction se nourrissant des films d'horreur produits principalement au Nigéria. Les auteurs la caractérisent alors comme un fait social total tant elle traduit à la fois et d'un seul coup différentes problématiques indissociablement économiques, politiques, morales et religieuses.

Outre le sujet qu'il aborde, l'originalité de ce livre tient à sa richesse ethnographique. On est frappé par la finesse dans la présentation des détails d'observation, des témoignages, des écrits de journaux ou des déclarations dans les médias se rapportant à un phénomène à priori difficile à cerner. Le livre de Bonhomme et Bondaz offre ainsi un portrait très éloquent de la société sénégalaise contemporaine.

Séraphin Guy Balla Ndegue
CIÉRA et Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada
Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec), Canada

KILANI Mondher, 2018, *Du goût de l'autre. Fragments d'un discours cannibale*. Paris, Éditions du Seuil, 384 p., index.

Mondher Kilani est directeur du Laboratoire d'anthropologie culturelle et sociale (LACS) de l'Université de Lausanne. Son dernier ouvrage, *Du goût de l'autre. Fragments d'un discours cannibale*, nous plonge dans la symbolique liée à la pratique anthropophage. Explorant différents domaines tels que l'imaginaire exotique lié à la pratique cannibale, les mythes qui s'y rattachent, la question de la colonisation et le lien entre cannibalisme et sociétés contemporaines, Kilani dresse un large panorama de cette épineuse question anthropologique. Allant du plus attendu (à savoir le lien entre la figure de l'étranger et son présupposé cannibalisme) aux observations les plus surprenantes (telles que le don d'organe en tant qu'assimilation ou rejet de l'autre), l'ouvrage nous fait prendre du recul par rapport à l'imaginaire associé au cannibalisme en le réinscrivant dans son contexte social ou encore en poussant la réflexion sur notre propre cannibalisme déshumanisé au regard du modèle économique néolibéral.

Le postulat de Kilani est l'intégration de la question du cannibalisme dans l'ensemble de son contexte d'émergence (social, symbolique, relationnel) et non en vertu d'un point de vue purement alimentaire, communément appelé « cannibalisme sauvage ». Cet ouvrage s'inscrit donc dans la lignée des travaux de Jean de Léry au XVII^e siècle ou encore de ceux de Pierre Clastres et Claude Lévi-Strauss au XX^e siècle, qui sont largement cités au fil des pages en tant qu'anthropologues qui situèrent le phénomène cannibale non seulement dans sa dimension symbolique, mais également en l'inscrivant dans la globalité du contexte social où il se pratique. Ainsi, en abordant le cannibalisme d'un point de vue symbolique qui n'est pas sans rappeler la religion chrétienne avec la question de la transsubstantiation, l'auteur nous apprend que cette pratique s'ancre dans une vision du monde et de l'autre qui, comme l'a montré Claude Lévi-Strauss avec le « triangle culinaire cannibale » (2009), est ritualisée en fonction des statuts de la victime et des croyances qui lui sont associées. Loin du cannibalisme sauvage, cette pratique est, pour certains groupes sociaux, une manière de se protéger, d'honorer les morts ou encore d'absorber leurs qualités.

Toutefois, *Du goût de l'autre* apporte de nouvelles pistes de réflexion sur les pratiques anthropophages en investissant de nombreux domaines, allant jusqu'à ceux constituant notre culture occidentale contemporaine tels que le domaine de la santé, du travail ou encore de la culture médiatique. Kilani ne se contente donc pas de reprendre les théories déjà formulées au cours des derniers siècles, mais il dresse le portrait de notre propre société en l'assimilant aux symboliques de la pratique cannibale. Par le prisme de l'anthropophagie et de la relation au monde qu'elle implique, c'est la question de notre identité culturelle et individuelle même qui est examinée. Posant un regard critique sur la société actuelle, cet ouvrage fait état d'une grande pertinence scientifique dans le champ de l'anthropologie, notamment grâce aux nombreuses références qui jalonnent le livre. S'inscrivant dans un contexte aussi bien historique que contemporain, découpé en chapitres courts, le livre s'adresse autant à un public d'intellectuels que de novices dans le champ de l'anthropologie, notamment grâce à l'accessibilité des exemples et références cités ainsi qu'à son style littéraire simple et sans fioritures. Sa grande originalité réside donc dans l'appropriation d'un sujet qui nous semble

lointain tel que le cannibalisme, qui se situe à la frontière de la fiction et de la réalité en raison de son extrême mythification, et dans le fait de parvenir à le faire correspondre à des enjeux sociaux actuels avec audace et simplicité.

Du goût de l'autre constitue donc plus qu'un simple état des lieux de la pratique anthropophage : c'est une véritable plongée au cœur de notre relation à l'autre et une réflexion ouverte sur nos modèles sociaux et sur son influence sur les corps. Des îles brésiliennes aux chambres à gaz de la Seconde Guerre mondiale, en passant par le monde de l'élevage industriel ou encore de la télé-réalité, l'assimilation de l'autre, qui est à la fois désiré et rejeté, semble être, dans cet ouvrage, les fragments d'une quête identitaire originelle touchant tout un chacun.

Référence

LÉVI-STRAUSS C., 2009, « Une leçon d'anthropologie. Le triangle culinaire », *Le Nouvel Observateur*, hors-série, novembre-décembre : 14–17.

Émilie Lajoux
Faculté des Arts
Université de Strasbourg, Strasbourg, France

LABRECQUE Marie France, 2016, *La migration saisonnière des Mayas du Yucatán au Canada. La dialectique de la mobilité*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. Nord-Sud, 458 p., cartes, bibliogr., ann.

L'ouvrage *La migration saisonnière des Mayas du Yucatán au Canada. La dialectique de la mobilité* n'est pas un simple livre de plus visant à dénoncer les contraintes structurelles auxquelles font face les travailleurs migrants temporaires en raison des politiques migratoires canadiennes. Loin de là ! Ce livre apporte une réelle plus-value à un objet déjà richement étudié et documenté, et constitue un véritable bol d'air frais pour ceux s'intéressant à ce sujet. En effet, Marie France Labrecque ouvre des perspectives, ose et propose une analyse de la migration doublement originale, théoriquement et empiriquement. En ce qui concerne la théorie, l'auteure situe la migration dans le paradigme de la mobilité, notamment à partir de la dialectique de celle-ci et de son pendant, l'immobilité. Sur le plan empirique, le terrain a été intégralement réalisé au point d'origine et auprès des conjointes des travailleurs. L'approche proposée par l'auteure se révèle féconde non seulement pour l'analyse de l'expérience de la migration et des manières dont celle-ci est vécue et ressentie, mais aussi pour penser les influences de la migration sur le contexte social d'origine.

Tout au long du livre, Labrecque fait preuve d'une grande finesse intellectuelle et de rigueur ; sa pensée, complexe, est facile à suivre grâce à une écriture claire et fluide. Cela est particulièrement révélateur de la maîtrise du sujet par l'auteure qui livre ici un ouvrage qui,

en plus de combler un réel manque et de laisser la part belle au terrain en donnant voix aux sujets dans le chapitre le plus long (60 pages), présente dans le détail sa méthodologie, son approche théorique, l'histoire du contexte social du terrain et l'état de la littérature sur le sujet, le tout dans un exercice de concision de moins de 250 pages. Tout cela et d'autres points qui seront développés plus loin dans ce texte font de cet ouvrage, à mon sens, une référence pour les chercheurs et étudiants intéressés par le sujet.

Travaillant auprès de femmes mayas, l'auteure adopte une approche marquée par l'intersectionnalité et s'intéresse aux dimensions du genre, de la race (ou racialisation) et de la classe : les Mayas du Yucatán sont dans une situation sociale empreinte de forte marginalité et de pauvreté. Prenant pour objet la migration saisonnière, et non les migrants, Labrecque s'attache à comprendre, à analyser et à donner à voir les enjeux et les conséquences de cette migration sur ces catégories et sur les rapports sociaux de genre et d'identité, ainsi que sur la mobilité sociale et symbolique des familles.

Parmi les nombreux points forts de cet ouvrage, deux se démarquent et constituent un apport sans conteste à la discipline : l'approche théorique et la méthodologie choisies. En effet, elles donnent la capacité à l'auteure d'humaniser son objet et de mettre au premier plan les expériences des sujets, qui constituent la plus grande partie de l'ouvrage.

La dialectique de la mobilité est certainement l'apport théorique important de cet ouvrage ; elle devrait permettre d'étudier d'autres cas de migration sous un nouvel angle à partir de l'expérience de sujets mobiles ou immobiles. La dialectique se situe à plusieurs niveaux et c'est définitivement l'approche relationnelle qui permet de saisir au mieux l'expérience des sujets : dialectique entre mobilité et immobilité dans le temps et dans l'espace, dialectique entre territoires abstraits ou imaginés et territoires du vécu ; immobilité dans une ferme faisant suite à la mobilité de plusieurs milliers de kilomètres ; immobilité pour le migrant au point d'arrivée comme pour la conjointe restée sur place ; etc.

Pour saisir les expériences liées à cette dialectique, Labrecque, accompagnée de ses étudiants, donne voix aux conjointes et aux travailleurs et cherche à comprendre comment se construit et se vit la migration à partir du local, du régional et de l'international, en considérant l'avant, le pendant et l'après du séjour des migrants. On laissera les lecteurs découvrir si, oui ou non, les inégalités de genre, de race et de classe sont reconfigurées par la migration.

D'une grande rigueur méthodologique, l'ouvrage est un outil pour les études de cas afin de faire travailler les étudiants sur « la rigueur du qualitatif » (Olivier de Sardan 2008) grâce aux nuances et précisions sans cesse apportées par l'auteure, ainsi qu'à la complète transparence et au sens poussé du détail qui se retrouvent dans diverses expressions telles que « tente d'y expliciter », « ai tenté de couvrir », « il ne semble pas y avoir de facteurs qui expliqueraient », « du moins dans les cas qui nous ont été rapportés », etc. Le rôle de l'anthropologue et les possibles biais inhérents à son individualité sont aussi abordés.

Enfin, l'un des plus grands apports de cette étude est manifestement celui des affects (sentiments et émotions) des sujets, éléments constitutifs du territoire du vécu. En mettant en lumière l'importance des affects pour mieux comprendre la dialectique de la mobilité, l'auteure nous ramène à une anthropologie maussienne, qui s'intéresse aux rythmes de la migration, tout en enrichissant une analyse sociale, économique et symbolique par la dimension affective. Si « [l']homme est un animal rythmé » (Mauss 1967 : 109), ce livre montre avec brio comment les pratiques humaines sont rythmées par les affects. Peur, tristesse de quitter, inquiétudes pour la vie de couple, nostalgie du village ou des enfants, douleur,

culpabilité, toutes ces émotions ponctuent les propos issus de plus de cent entrevues dans le dernier et le plus long chapitre de l'ouvrage, qui humanise l'objet étudié tout en le situant dans la complexité du contexte local, social et transnational sans jamais simplifier la réalité : « En somme, bien qu'il y ait de claires convergences, il y a presque autant d'expériences de la mobilité qu'il y a d'individus » (p. 191).

Références

MAUSS M., 1967, *Manuel d'ethnographie*. Paris, Payot.

OLIVIER DE SARDAN J.-P., 2008, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant.

Alexis J. Martig

CELAT

Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec), Canada

BROOKS James F., 2018, *Awat'ovi. L'histoire et les fantômes du passé en pays hopi*, traduit de l'anglais par F. Olivié. Toulouse, Éditions Anacharsis, coll. Essais, série Histoire, 304 p., bibliogr., illustr., carte, relevés.

Les éditions Anacharsis publient, dans leur collection Essais, la traduction de l'ouvrage *Mesa of Sorrows: A History of the Awat'ovi Massacre* de l'historien et anthropologue James F. Brooks, actuellement en poste à l'Université de Californie à Santa Barbara. Traduit en français par Frantz Olivié, également auteur de l'avant-propos, l'ouvrage offre une plongée dans la mémoire et l'univers des Hopi, qui occupent toujours le nord-ouest de l'Arizona. Le livre est de bonne facture et agréable à lire ; la mise en page, simple et claire, sert le contenu. L'ouvrage est agrémenté de quelques photos, d'une carte et de relevés archéologiques. L'auteur, spécialiste de l'esclavage et des zones frontière du sud-ouest des États-Unis, nous offre un remarquable travail ethnohistorique original en faisant la part belle à l'interdisciplinarité.

L'image d'un escargot et de sa coquille, apparaissant sur la quatrième de couverture, renvoie à la fois au temps long de l'histoire hopi mais aussi à son aspect cyclique, non linéaire, infiniment renouvelé. Afin de tenter de comprendre les tenants et aboutissants d'un massacre perpétré en 1700 dans le village d'Awat'ovi, situé sur Antelope Mesa (un relief tabulaire alors privilégié par les populations pour leur installation), Brooks convoque en neuf chapitres équilibrés l'histoire de ce peuple et de ses voisins, mais aussi les travaux des ethnologues et archéologues du XIX^e et du XX^e siècle. Ce climax dû aux tensions accumulées, encore tabou aujourd'hui, rejaille encore sur l'Église catholique et le Bureau des affaires indiennes. En effet, ce déchaînement de violence est le fait de voisins hopi, probablement venus remettre ordre et harmonie dans ce village « souillé » par des pratiques « immorales ». Les sorciers

d'Awat'owi auraient pu rompre l'équilibre collectif (*suyanisqatsi*) en pratiquant dans des *kiwas* aménagées (de « vastes pièces souterraines ») des rites issus d'une acculturation au contact du catholicisme des Franciscains espagnols.

La question des migrations et celle du rapport à l'altérité sont au centre des recherches de Brooks. Alors que les archéologues du Peabody Museum, par le moyen des coups de pioche, essaient de comprendre les aménagements des *kiwas* 31 et 32 du village (p. 254–265) ou les pratiques funéraires à la mode chrétienne dans la nef d'une église en ruine, les ethnologues comme Frank Hamilton Cushing travaillent à recueillir les mythes (p. 156–157). Celui de Pahaana (l'homme blanc venu de l'Est) renvoie à l'apocalypse avant une renaissance. D'après lui, il serait nécessaire de trancher la tête de ces parents lointains pour assurer la continuité. Ainsi, dans des périodes de tensions, les Hopi ont pu concevoir l'arrivée des Espagnols comme la réalisation de la prophétie, à l'image du capitaine Cook débarquant sur l'île d'Hawaï qui a été pris pour le dieu Lono. Confrontés à l'arrivée de migrants tanos (des populations du bassin de Galisteia) sur la première Mesa (p. 116), les Hopi ne souhaitèrent jamais les intégrer pleinement dans leur communauté. Ainsi, la question de marier des femmes hopi resta en suspens. Ces dernières, dans certaines légendes, peuvent incarner le désordre (*koyaanisqatsi*) en ne pensant qu'à elles plutôt qu'au bien du village (p. 210–215). L'organisation particulière des Hopi (la parenté et le système clanique entre autres), fortement liée à la répartition des terres contrôlées par les communautés (p. 177), allait soulever les mêmes tensions avec les Américains lors de la tentative de création d'une constitution hopi au début du XX^e siècle. C'est dans ce contexte que se déroule le récit de Don C. Talayesva, publié sous le titre *Soleil hopi* chez Plon dans la collection « Terre humaine ». Situées à la croisée du monde des Pueblos du Rio Grande et du pays hopi, les ruines d'Awat'owi balayées par le vent reflètent l'équilibre instable qui se perpétue sous le regard des dieux. À l'image d'un enquêteur, le chercheur aura réussi à se frayer un chemin dans l'accumulation minutieuse des strates de mémoire toujours en construction.

En définitive, cet ouvrage au style intelligible s'adresse à un lectorat assez large. Passé le troisième chapitre, riche en informations et qui couvre 150 années de conquête espagnole, la lecture est plus fluide et parvient à séduire. On regrettera l'absence d'un glossaire, d'un index, d'une chronologie ainsi que de quelques cartes permettant des vues plus rapprochées des sites mentionnés. Quoi qu'il en soit, l'approche kaléidoscopique et émique de Brooks aura réussi à nous convaincre, tout comme la démarche interdisciplinaire de l'École de Santa Fe (Nouveau-Mexique) qui montre ici la voie à suivre, à la croisée des savoirs.

Référence

TALAYESVA D. C., 2002 [1982], *Soleil hopi, l'autobiographie d'un Indien hopi*, traduit de l'anglais par G. Mayoux. Paris, Pocket, coll. Terre Humaine Poche, 579 p.

Matthieu Michler
Institut d'ethnologie
Université de Strasbourg, Strasbourg, France

GNABA Abdu, 2016, *Bricole-moi un mouton. Le voyage d'un anthropologue au pays des bricoleurs*. Paris, L'Harmattan, coll. Horizons anthropologiques, 266 p., bibliogr.

Invitant son lecteur au « pays des bricoleurs », Abdu Gnaba signe un livre dans lequel il analyse l'essor et la pratique contemporaine du bricolage en France. Tout en nous présentant les bricoleurs comme s'ils appartenaient à une tribu, avec ses rituels et ses totems, l'auteur s'interroge sur la signification que revêt cette activité pour ceux qu'il désigne comme des « penseurs avec leurs mains » (p. 209). En faisant l'anthropologie de ces autodidactes qui préfèrent « réparer plutôt que d'acheter neuf » (p. 15), Gnaba souligne deux faits particulièrement importants. D'abord, il pointe du doigt les récentes évolutions sociologiques de la pratique : le bricolage n'est plus nécessairement une activité genrée réservée à des hommes modestes d'âge mûr : il devient un loisir s'adressant à un large public constitué d'hommes et de femmes de tous âges et de toutes origines socioéconomiques. Ensuite, il met en évidence la variété des motivations qui animent chaque bricoleur. En effet, malgré le fait qu'ils partagent une même occupation, les adeptes ne lui accordent pas tous la même finalité. Tandis que certains s'y consacrent par nécessité financière, d'autres y voient l'occasion d'exprimer concrètement leurs convictions politiques ou leur créativité. Quoi qu'il en soit, le bricolage apparaît toujours comme une recherche esthétique, qu'il permette aux bricoleurs d'améliorer concrètement leur environnement ou qu'il leur donne les moyens d'exprimer leur philosophie de vie.

Tout en esquissant les traits de la figure du bricoleur (avec un grand « B »), Gnaba distingue six profils d'adeptes dans son analyse : le « Secouriste », qui fait face à l'adversité et répare dans l'urgence ; l'« Horloger », organisé, qui s'investit assidûment dans des projets à long terme ; l'« Artiste », qui personnalise tout ce qui l'entoure ; le « Militant », dont la démarche s'inscrit dans des idéaux de réparation et d'anticonsommation ; le « Méditatif », qui cherche avant tout à relaxer dans son atelier ; ou encore le « 3.0 », véritable inventeur en quête permanente de technologies nouvelles. Toutefois, au-delà de ce simple exercice typologique, l'auteur nous invite plus largement à réfléchir au besoin grandissant qu'expriment les individus de se réapproprier une capacité d'agir dans le monde désincarné de l'obsolescence programmée.

Ainsi, en mobilisant habilement les nombreux témoignages dont il dispose, l'auteur tire pleinement parti de ses données de recherche et, progressivement, donne corps au personnage principal de son intrigue. Loin de perdre le lecteur en raison de la myriade d'informations accumulées lors de l'enquête de terrain (750 témoignages de bricoleurs français recueillis entre 2015 et 2016 par les enquêteurs de l'agence Sociolab), Gnaba reste d'une grande clarté et reprend point par point les différents éléments qui occupent la vie du bricoleur. Derrière la visite d'un atelier, la description de petits tracas quotidiens ou encore la présentation des relations familiales se cachent autant de récits individuels et de tranches de vie auxquels le lecteur ne restera pas insensible. En mettant en scène les discussions qu'il a eues avec ses informateurs, en les interpellant ou en reprenant leurs propos (« Attention, Christine... »), l'auteur partage une certaine intimité avec son lecteur qui se rappellera à son tour ses propres discussions avec un parent ou des amis bricoleurs.

En somme, *Bricole-moi un mouton. Le voyage d'un anthropologue au pays des bricoleurs* est un livre auquel personne ne se sentira étranger. Aux références populaires qui s'y trouvent, comme à la célèbre œuvre *Le Petit Prince* (que l'on retrouve jusque dans le titre), à Hulk, à *Don Quichotte*, à l'humoriste français Pierre Desproges et bien d'autres, s'ajoutent de grands noms de l'anthropologie. Néanmoins, ces appuis théoriques demeurent trop rares et se limitent souvent à des théories très classiques de la discipline, qu'il soit question du fait social total de Marcel Mauss, du bricolage de Lévi-Strauss ou encore de la philosophie kantienne. Cela étant dit, l'approche méthodologique (à la fois qualitative et quantitative) et la pertinence du propos rendent ce livre aussi intéressant pour un chercheur confirmé que pour une personne extérieure aux sciences sociales. Chacun y trouvera son compte si tant est que l'on s'interroge sur l'art et la manière dont il est possible de se réapproprier le contrôle d'un environnement qui nous échappe de plus en plus.

Thomas Lecomte
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

GONZÁLEZ CASTILLO Eduardo, Jorge PANTALEÓN et Nuria CARTON DE GRAMMONT (dir.), 2016, *Politics, Culture and Economy in Popular Practices in the Americas*. New York, Peter Lang, 258 p.

Politics, Culture and Economy in Popular Practices in the Americas est un ouvrage collectif réunissant dix essais qui abordent l'étude des cultures et pratiques populaires à partir de différentes disciplines : l'anthropologie, la sociologie, l'histoire de l'art et le travail social.

Les directeurs de l'ouvrage contestent le silence et l'approche qui se sont imposés comme facteurs dominants dans le domaine des études sur la culture populaire en Amérique latine à partir des années 1990. Selon Pablo Alabarces, l'un des contributeurs, il s'agit d'une approche qui semble définir le populaire comme un phénomène isolé et réduit à la consommation de masse, alors que pour Eduardo González Castillo, Jorge Pantaleón et Nuria Carton de Grammont, le populaire se caractérise comme un espace relationnel constitué par les membres des classes dominées à partir de leurs pratiques quotidiennes, festives et rituelles.

Chaque auteur soulève des questions pertinentes au sujet de l'étude empirique de la culture populaire. Qu'est-elle exactement et comment est-elle construite ? Est-elle subversive ? Peut-elle être caractérisée comme une force de changement ou, au contraire, comme une force qui légitime l'ordre politique ? Est-ce que la manière dont les agents sociaux comprennent la notion de « culture populaire » est nécessairement opposée à celle des groupes dominants ?

Dans tous les chapitres, l'analyse fait ressortir la pluralité des voix qui participent à la construction de la culture populaire comme dimension de la vie sociale. Les pratiques pertinentes des sujets « autres » qui interagissent avec celles des populations subordonnées sont aussi prises en considération au fil des réflexions : les bureaucrates, les ONG, les groupes

au pouvoir, etc. En outre, les auteurs montrent dans leurs contributions que la culture populaire est un lieu d'importants processus politiques, économiques et sociaux dans les Amériques : la transition vers la démocratie, les réformes néolibérales, la migration nationale et internationale, les politiques de sécurité et les mouvements sociaux.

Les collaborateurs de *Politics, Culture and Economy in Popular Practices in the Americas* s'intéressent en particulier à l'évolution des pratiques populaires dans le contexte des réformes néolibérales et de la transformation de l'État dans les Amériques. Ainsi, les travaux de Laura Navallo et Julieta Infantino, qui portent respectivement sur la danse et le cirque au Brésil et en Argentine, problématisent la coprésence de la culture populaire et de l'État dans des domaines sociaux complexes où interagissent la société civile, les différentes classes sociales et les entrepreneurs. L'essai de Ricardo Macip sur la *lucha libre* (le catch) au Mexique rend compte des récits dont le public de ce spectacle fait étalage et de la manière dont le catch symbolise la confrontation des forces du bien et du mal. Carton de Grammont, pour sa part, étudie les représentations de la culture populaire et du processus d'urbanisation dans différentes œuvres d'art contemporain. L'auteure souligne la critique sociale qui y est présente.

Les biens et les pratiques économiques populaires sont aussi abordés en fonction de leurs rapports avec l'État. Dans son ethnographie sur la triple frontière entre le Paraguay, l'Argentine et le Brésil, Brígida Rinoldi propose d'aller au-delà des classifications imposées par l'État (tels « légal » et « illégal »), car elle considère que celles-ci empêchent de voir la complexité de la vie des personnes qui croisent quotidiennement cette frontière et leurs pratiques économiques. Dans son étude sur les jeunes en difficultés par rapport à la loi à Montréal-Nord, González Castillo fait valoir que la notion d'« État » est essentielle pour comprendre l'émergence du sujet populaire lors de l'interpellation policière. Pantaleón, pour sa part, développe une étude des travailleurs temporaires provenant de l'Amérique latine au Québec. Il remet en question certains préjugés associés à la manière dont des instances publiques approchent les pratiques de ces travailleurs.

À l'exception du texte d'Alabarces, qui fait le point sur l'étude de la culture populaire en Amérique latine, chaque chapitre de cet ouvrage collectif consiste en une étude de cas basée sur des données empiriques, souvent ethnographiques, lesquelles s'articulent avec des discussions théoriques solides allant de Latour et Foucault à l'économie politique et aux études culturelles. Ce livre peut être utile pour un public universitaire spécialisé dans les sciences sociales et intéressé par l'évolution du continent américain. Il apporte sa contribution à un débat toujours actuel sur la question de la culture « populaire » et soulève des questions nécessaires pour que la discussion puisse se poursuivre.

Denisse Román Burgos
Centre d'études anthropologiques
El Colegio de Michoacan, Zamora (Michoacan), Mexique
